

# Soins à donner

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 99

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249113>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nord de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. La plupart des malheureux naufragés finirent par atteindre la côte de la Sibérie mais là tous, à part quatre, périrent de faim et de froid.

Quand Nansen parut, exposant le 14 novembre 1892 un nouveau plan de voyage en présence de la société de géographie de Londres, on avait sur les régions polaires, à peu près les connaissances suivantes :

On savait depuis longtemps qu'un courant maritime, venant du nord charrie de gros glaçons et les pousse vers le sud, le long de la côte orientale du Groenland. Le Spitzberg exploré depuis 270 ans, figurait sur les cartes avec toutes ses îles, leurs contours et leurs déchirures. Au nord du Spitzberg on avait sondé la mer et mesuré de grandes profondeurs. On avait constaté que l'un des bras du grand courant qui sort du golfe du Mexique se fait sentir jusque sur la côte occidentale du Spitzberg, tandis que du côté de l'est d'autres bras exercent sur la température une action bienfaisante jusque sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. On connaissait les côtes de la Sibérie et l'on savait que la mer s'y revêt d'une couche de glace relativement peu épaisse, tandis que la mer polaire située au nord de l'Amérique est beaucoup plus froide sous les mêmes latitudes. Collinson avait vu la glace éternelle s'avancer, du détroit de Behring à la baie de Franklin (125° de longitude occidentale), jusqu'à proximité des côtes de l'Alaska et du Canada. M. Clure avait longé les mêmes glaces en suivant la côte occidentale du Banks-Land. Meham dépeint cette glace qu'il a vue sur la côte occidentale de la terre de St-Patrice et la dit grandiose et effrayante. Parry s'était heurté contre elle lorsqu'il avait voulu, de l'île Melville, se diriger vers l'occident, et l'avait vu descendre vers le sud-est, par le canal de Mac Clintock, jusqu'à la Terre du Roi Guillaume. Osborne et Hamilton avaient été arrêtés par cette glace qui empêcha aussi les vaisseaux de John Franklin d'atteindre les côtes de l'Amérique. Narès avait pénétré jusque dans la ceinture de glace qui, sur un espace de 500 kilomètres entoure les côtes du Grant-Land et du Groenland de blocs de 30 à 50 pieds d'épaisseur. Tout portait à croire que de ce côté là, il n'y a pas de terres vers le Nord et que le Groenland ne doit pas s'étendre bien loin vers le pôle. On n'ignorait pas non plus que la limite des glaces éternelles s'étend du détroit de Behring jusqu'au nord du Groenland. La découverte de la terre de François-Joseph avait fait connaître un archipel appartenant à la même période géologique que le Spitzberg. Au sud-est de Jean Mayen, ou bien au nord-est de l'Islande on avait trouvé que la mer a une

Un bruit de pas pressés lui fit tourner la tête. C'était Pierre qui arrivait, le visage irradié de bonheur en l'apercevant.

— Bonjour, ma Victorine. C'est moi, oui ! je reviens de la ville. Comme je suis content, justement, de te trouver là toute seule !... Peux-tu m'asseoir auprès de toi, dis ?

La marquise s'aperçut qu'il dissimulait quelque chose dans sa main fermée. Lui, prenant son silence pour un acquiescement à sa demande, vint prendre place sur le vieil arbre, mais en laissant toutefois un peu de distance entre eux.

Une fois encore, elle remarqua combien cet être simple et droit possédait un sentiment de délicatesse innée, chose si rare, même chez les plus civilisés par l'éducation. Cependant, elle ressentait un certain embarras, craignant qu'il ne vint encore la presser de consentir à leur mariage. L'absurdité de cette situation la gênait, et si ce jeu la divertissait un peu de ses graves préoccupations, elle se faisait un véritable scrupule de le laisser se prolonger.

(La suite prochainement).

profondeur de près de 4000 mètres ; plus au nord, entre le Spitzberg et le Groenland, on avait mesuré 5000 mètres et jusqu'à 2500 mètres au nord du Spitzberg. On pouvait conclure de là qu'au nord de la Terre de François-Joseph la mer est profonde encore. Cependant cette conclusion, peu de savants la tiraient. Enfin on admettait que la masse d'eau douce et relativement chaude jetée dans l'océan boréal par les grands fleuves de la Sibérie et les violentes tempêtes règnent dans ces parages forment un courant passant par le pôle ou du moins dans son voisinage. Les glaces que la mer poussait vers le sud, le long de la côte orientale du Groenland, étaient de formation ancienne et paraissaient être charriées depuis longtemps.

Telles étaient, en gros, les connaissances géographiques que l'on avait sur les contrées polaires au moment où Nansen parut avec un plan nouveau d'exploration.

Nansen, après avoir bien étudié toutes les découvertes polaires faites jusqu'alors, se dit qu'on arriverait au pôle par aucune des voies qu'on avait prises auparavant, c'est-à-dire en choisissant la côte septentrionale du Groenland, ou le Spitzberg, ou même la Terre de François-Joseph comme point de départ. Dans ces parages, se disait-il, un vaisseau est arrêté par les glaces, vers le 79° ou 80° degré et comme sur tous ces points la glace est poussée constamment vers le sud, des expéditions en traineau seront nécessairement bien lentes et bien difficiles, raisons impossibles. On risque en effet de reculer autant qu'on avance, comme Parry l'avait constaté en 1827. Nansen crut qu'on résoudrait la difficulté en allant chercher au nord de l'Asie le courant polaire qui part du voisinage du détroit de Behring pour se diriger vers le pôle ou, du moins, pour s'en rapprocher sensiblement. Il eut l'idée de se faire porter par ce courant. Tout-à-coup, quand le professeur Mohn déclara que les débris de la Jeannette avaient pris probablement le même chemin pour venir échouer sur la côte orientale du Groenland, son plan se déroula nettement devant ses yeux. S'il est vrai, se dit-il, que les épaves de la Jeannette ont été jetées sur la côte du Groenland dans un espace de temps assez court, un vaisseau aura le même sort, à condition toutefois qu'il soit assez solide pour résister à la pression des glaces.

Et comment Nansen s'était-il assuré de l'existence, de la direction et de la force du courant polaire ?

Le Dr Rink s'était mis en possession, près de Godthaab, sur la côte occidentale du Groenland, d'une table à jouer aux dés trouvée en cet endroit sous un amas de bois flotté. La forme de cette table et surtout ses incrustations de perles en verre de Chine annonçaient qu'elle venait des environs de Port-Clarence, ville de l'Alaska, située dans le détroit de Behring. On ne voit que là des tables pareilles. Cette table, se dit Nansen, doit avoir été amenée au Groenland par un courant et doit avoir pris une voie qui passe entre le pôle et la Terre de François-Joseph.

La même voie doit avoir été suivie par du bois flotté provenant de la Sibérie et trouvé sur la côte orientale du Groenland. En effet l'expédition allemande 1869-1870 avait rencontré là, parmi 25 pièces de bois, 17 mélèzes de Sibérie, 5 pins du nord, 2 aulnes et un peuplier, essences de bois qui croissent tous en Sibérie. Ce bois venait évidemment de la Sibérie et devait avoir passé par le nord de la Terre de François-Joseph. Le courant du golfe du Mexique ne lui eût pas permis de passer par le sud de cet archipel et de celui du Spitzberg. Ce bois devait donc avoir traversé la mer glaciale à peu de distance du pôle. Et chaque année le bois arrivait sur la côte du Groenland avec tant

de régularité qu'on devait admettre l'existence d'un courant régulier et qu'il devenait possible de calculer à peu près la durée du transport.

En 1888, Nansen accompagné de cinq de ses compatriotes traversa les glaciers du Groenland du golfe d'Umsvik à Goldthaab et parcourut un espace de 560 kilomètres tout en franchissant une montagne de 2720 mètres d'élévation. Il rapporta de ce voyage une nouvelle preuve à l'appui de sa théorie. Il recueillit de la poussière et du limon qu'il avait trouvés attachés à la glace charriée sur la côte orientale du Groenland et soumit ces matières à l'examen du géologue Törnebohm. Sans avoir connaissance des projets de Nansen, Törnebohm déclara que cette terre devait provenir d'un vaste terrain d'alluvion, comme la Sibérie. Dans cette terre on trouva des diatomées, c'est-à-dire des algues à une seule cellule dont les parois consistaient en terre siliceuse. On connaît près de 2000 espèces de diatomées. Le professeur Charl trouva que celles de Nansen avaient une ressemblance frappante avec celles que l'expédition de Nordenskiöld autour de l'Asie avait rapportées du cap Wankarem, dans le voisinage du détroit de Behring. Ce fait attestait de nouveau une voie de communication directe entre la mer de Behring et le Groenland oriental.

Nansen réunit toutes les preuves qu'il avait pu recueillir et les exposa dans un discours qu'il fit à Christiania, en 1890, en présence de la société de géographie. Il déclara qu'à son avis la seule voie conduisant au pôle part du détroit de Behring et traverse la mer polaire. Il se dit prêt à tenter ce voyage. Il ajouta que la tâche principale qu'il s'imposerait n'était pas de trouver le point mathématique qui termine l'axe de notre globe, mais d'explorer le plus exactement possible les contrées voisines du pôle. Il dit que pour réaliser son plan, il lui fallait un vaisseau spécial capable de résister à la pression des glaces. Chose étonnante, on n'avait jusqu'alors, fit-il observer, prêté qu'une attention médiocre à la forme du navire. On prenait le premier vaisseau qui était à vendre, on cherchait à le fortifier un peu en doublant ses cloisons et l'on s'aventurait ainsi dans les glaces. Nansen avait, lui, le projet de construire un vaisseau qui, grâce à la forme spéciale, arrondie, de sa coque, serait soulevé par les glaces au lieu d'être écrasé.

L'idée de Nansen paraît bien simple de prime abord, mais l'exécution de son plan est d'autant plus difficile. Il est intéressant d'entendre les jugements portés sur le vaisseau de Nansen par les membres les plus distingués de la société de géographie de Londres au moment où l'on s'occupait du voyage projeté, au mois de novembre 1892.

L'amiral Mac Clintock qui avait parcouru plusieurs fois les mers du nord de l'Amérique, de 1831 à 1859, pour rechercher les restes de Franklin, affirmait que le vaisseau imaginé par Nansen serait écrasé dès qu'il se livrerait aux glaces polaires. L'amiral Narès qui, avec Markham, avait pénétré jusqu'au nord du Grant-Land, en 1875, prétendait que dès qu'un vaisseau était pris par les glaces, sa forme n'avait plus aucune importance. Le célèbre botaniste J. Hooker disait que, quelle que soit sa forme, tout vaisseau pris par les glaces et étreint par les icebergs et par les glaçons est voué à une perte certaine.

(A suivre.)

J. JECKER  
curé à Moutier.

## Soins à donner

après la plantation, aux arbres fruitiers

Naguère, sur l'invitation du préfet, les maires du district de Porrentruy s'occupaient des me-

sures à prendre pour remettre un peu en honneur, dans nos campagnes, l'arboriculture. On néglige trop chez nous les arbres fruitiers, leur culture etc... tout ce qui peut contribuer à les rendre productifs. C'est le moment de dire quelque chose des soins à leur donner après la plantation. M. Vaucher directeur de l'école d'horticulture de Genève donne ces utiles conseils :

Lorsque l'arbre a été planté, il n'a été attaché que provisoirement au tuteur, ceci jusqu'au moment où la terre est tassée ; donc, dès que le terrain est suffisamment serré, on attache solidement l'arbre au tuteur au moyen de trois liens, qui peuvent être en osier. Pour éviter le frottement, on met un peu de paille entre l'arbre et le tuteur, mais il faut observer que l'osier et la paille doivent être changés chaque année au printemps ; cette dernière est brûlée, car elle abrite souvent un grand nombre d'insectes. En même temps, on coupe le tuteur au-dessous de la tête de l'arbre ; il ne faut jamais le laisser dépasser, non seulement cela est laid, mais c'est nuisible, car les nouvelles branches sont frottées contre ce tuteur lorsqu'il fait du vent et elles sont abimées.

Il est très important que l'arbre soit bien fixé à son tuteur, car tout ébranlement occasionné par les vents ou par un choc lui est nuisible ; aussi fera-t-on toujours bien, après un orage ou un vent violent, de visiter une nouvelle plantation et, si les arbres ont été ébranlés, de resserrer la terre et de les arroser.

Pendant l'été qui suit la plantation, le jeune arbre demande des soins : ces soins sont aussi importants qu'une bonne plantation. En premier lieu, s'il fait sec, ils doivent être arrosés ; l'arrosage ne doit pas être répété à des distances, trop rapprochées mais doit être fait avec abondance à raison de trois ou quatre arrosoirs d'eau par pied, de façon que toute la terre autour des racines soit bien trempée ; mais tout arrosage au purin doit être proscrit pendant ce premier été. Le pied de l'arbre est tenu cultivé, exempt de mauvaises herbes et couvert d'un léger paillis ; puis, dès le mois d'avril, on passe la tige de l'arbre à un badigeonnage composé de fumier de vache, de terre glaise pilée et un peu de cendre ; on y ajoute l'eau voulue pour faire du tout un liquide épais, que l'on passe au moyen d'un pinceau sur l'écorce : c'est nécessaire pour préserver celle-ci de l'influence du soleil, qui pourrait la brûler. Si, pendant l'été, ce badigeonnage se détache trop vite sous l'influence de la pluie, on en refait un second ; en cas de besoin, un troisième. Cette opération est de toute nécessité, si on veut assurer la bonne reprise du jeune arbre.

Quelques personnes préservent l'écorce avec de la paille, mais celle-ci a l'inconvénient de tenir la tige trop à l'ombre et, lorsqu'on ôte la paille, l'arbre souffre de nouveau du soleil.

En automne, on renouvelle le paillis de fumier pour que les jeunes racines soient préservées du gel pendant l'hiver.

La seconde année, au printemps, on laboure le pied de l'arbre en faisant bien attention de ne pas toucher les racines ; il ne faut donc pas aller profond ; puis, on peut donner un arrosage de purin mélangé d'eau, si ce dernier est trop fort. Lorsque l'été est sec, un ou deux bons arrosages sont encore nécessaires ; un badigeonnage de l'écorce au mois de juin est aussi une bonne opération.

Une fois les deux premières années passées, les soins sont plus faciles : ils consistent à faire un labourage chaque printemps au pied de l'arbre, à renouveler les liens qui le tiennent au tuteur ; ce dernier est enlevé dès que l'arbre a atteint une grosseur lui permettant de résister aux coups de vent ; quelques arrosages au purin seront continués.

Il est de toute nécessité de laisser au pied de l'arbre planté dans un verger un petit espace cultivé, afin que le gazon ne vienne pas jusqu'au tronc, ceci pour éviter qu'en fauchant on ne donne des coups de faux dans le tronc, ce qui lui occasionnerait des blessures. La tête de l'arbre sera aussi visitée chaque printemps, et on enlèvera les branches trop serrées les unes contre les autres qui empêcheraient l'air et le soleil de pénétrer dans l'intérieur de l'arbre.

## Petite chronique domestique

Au moment où l'on parle tant de peste et de bubus, après avoir tant parlé de microbes et de bactéries, nous causerons un peu, chères lectrices, d'hygiène domestique. Prenons, si vous le voulez bien, la question si importante à cet égard des bains.

Les bains se divisent, quant à leur nature, en bains liquides, bains gazeux (bains de vapeur, d'oxygène, d'acide carbonique) et bains solides (de boue, de sable). Nous ne parlerons ici que des bains liquides. Ceux-ci se distinguent, au point de vue de leur température, en bains froids (de 0 à 20 degrés), bains frais (de 20 à 28 degrés), bains tièdes (de 28 à 34 degrés), bains chauds (de 34 à 40 degrés). Les bains sont entiers ou partiels (bains de siège, de pieds, etc.). Enfin ils sont naturels (bains de rivière, de source, de mer) ou médicamenteux.

*Bains froids.* — Les effets du bain froid diffèrent, d'une part, selon sa durée et sa température, d'autre part, selon l'âge et l'état de santé du baigneur. Si le bain est prolongé, si celui qui le prend ne réagit qu'avec peine, l'effet produit est un affaiblissement général ; de plus, une bronchite, une pneumonie, des accidents nerveux graves peuvent se déclarer. Au contraire, le bain est-il court, son effet est tonique, pourvu que le baigneur soit dans de bonnes conditions hygiéniques. Le bain doit être pris à jeun, après un exercice modéré, et l'immersion doit se faire tout entière d'un seul coup. Les bains froids sont conseillés aux sujets lymphatiques ou strumeux, aux chlorotiques, aux névropathes, en un mot toutes les fois que l'économie a besoin d'être stimulée, mais à la condition qu'elle soit capable de réagir. Ils demeurent interdits aux jeunes enfants, aux vieillards, aux personnes d'une constitution trop débile, aux apoplectiques, aux cardiaques.

*Bains frais.* — Leurs effets et leurs indications sont à peu près celles des bains froids. Ils peuvent durer d'un quart d'heure à vingt minutes.

*Bains de mer.* — Ces bains sont, en raison des substances salines contenues dans l'eau de mer, encore plus toniques que les bains froids et frais d'eau douce, mais il ne faut pas en faire abus. La durée du bain de mer est de cinq minutes à un quart d'heure, selon la température de l'eau.

*Bains tièdes.* — Le bain tiède est surtout hygiénique et calmant. Après un exercice fatigant, c'est à lui qu'il faut recourir pour rendre au corps sa souplesse et ses forces. Son principal effet est de nettoyer la peau et de l'entretenir dans l'état d'intégrité nécessaire à son fonctionnement. En médecine, on prescrit les bains

tièdes contre certaines maladies de peau, dans la convalescence des exanthèmes fébriles, dans les coliques néphrétiques et hépatiques, dans un grand nombre de névroses, etc... Leur durée est d'une demi-heure à trois quarts d'heure.

*Bains chauds.* — L'immersion du corps dans l'eau chaude, c'est-à-dire au-dessus de 35°, produit immédiatement une rubéfaction cutanée générale, avec une accélération croissante du battement du cœur. Si le bain est d'une longue durée, son résultat est un affaiblissement ; on peut voir survenir des vertiges, de la suffocation, une syncope : aussi un bain très chaud ne peut-il jamais être prolongé sans danger. Les bains chauds sont prescrits dans le rhumatisme chronique, la période algide du choléra, dans certaines formes de fièvres éruptives ; ils sont encore employés pour provoquer le retour des flux naturels ou pathologiques.

*Bains partiels.* — Les bains froids partiels sont d'un usage quotidien comme pratique de propreté et d'hygiène. Leur emploi médical donne des résultats différents suivant le procédé employé : le bain froid partiel a une action sédative quand il est prolongé ; il devient au contraire excitant, révulsif et tonique, lorsqu'il réunit les trois conditions d'une température basse, d'une durée très courte et d'une projection suffisamment énergique (douches). — Les bains tièdes partiels calment les phénomènes inflammatoires et douloureux, par exemple dans les cas d'entorse, de brûlure, de panaris, de phlegmon. Le bain de siège tiède rend de grands services dans le traitement d'un grand nombre d'affections abdominales. — Les bains chauds partiels sont employés comme révulsifs, dérivatifs et excitants.

*Bains médicamenteux.* — Ce sont des bains dans lesquels l'eau est chargée naturellement ou artificiellement de principes médicamenteux. La quantité d'eau pour un adulte est de 300 litres ; elle peut être réduite, suivant l'âge, à 200, à 100 et même à 50 litres. Quant à la durée du bain, elle varie beaucoup suivant les cas.

Au bain se rattache une opération, souvent bien nécessaire et dont vous avez déjà fait, sans doute, aimable lectrice, l'expérience. Je souhaite du reste que vous ne soyez jamais exposée à l'opération plus dangereuse et seulement plus douloureuse : je veux parler de l'extirpation des... cors.

Mes lecteurs du sexe fort vont rire à ce mot. Mais parions entre nous, qu'il en est bon nombre qui liront... et en profiteront. Car ces abominables durillons ne respectent pas plus le pied large et solide d'un capitaine ou simplement d'un menuisier, ou le pied agile et cambré d'une demoiselle.

Le cor n'a qu'un avantage, — et encore on s'en passerait bien, — il peut avantageusement remplacer un baromètre. Faible compensation des douleurs qu'il fait endurer !

Les corps aux pieds sont très difficiles à guérir ; cependant je vais vous signaler plusieurs moyens excellents de les faire disparaître, sans du tout vous conseiller de les couper, avec ou sans bain.

Pour y arriver, il suffit de faire tremper dans l'acide acétique (vinaigre distillé, vinaigre radical) une feuille de sureau qu'on coupe ensuite juste de la grandeur du cor ; on l'applique des-